

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE
ET DE L'ARCHÉOLOGIE,

AVEC CARTES ET PLANCHES

RÉDIGÉES

PAR V. A. MALTE-BRUN,

MEMBRE DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES
DE PARIS, DE LONDRES, DE BERLIN, DE VIENNE, DE RUSSIE,
DE DARMSTADT, DE FRANCFORT S. M.
ET DE GENÈVE.



ANNÉE 1864.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
Rue Hautefeuille 21.

ALERIA.



ALERIA.

LA SALA REALE, LE CIRQUE, SAINTE-LAURINE.

ETANG DE DIANA, — ILOT DES PÊCHEURS.

ILE SAINTE-MARIE.

I.

Nous sommes, en Corse, assez indifférents pour tout ce qui nous concerne, pour tout ce qui nous entoure.

Nous n'étudions pas notre histoire sous prétexte qu'elle n'est pas connue : nous écoutons avec complaisance ce qu'on nous dit de nos mœurs et de notre caractère, même lorsque le roman et les esprits affolés de merveilleux nous assurent que les quais de Bastia et d'Ajaccio fourmillent de lazaroni prenant des bains de soleil : même lorsque les chercheurs d'émotions nous apprennent que chaque rocher de nos montagnes cache un brigand calabrais, coiffé de l'inévitable sombrero, demandant au pauvre pèlerin, la carabine d'une main et le stylet de l'autre, la bourse ou la vie. Nous voya-geons volontiers hors de notre pays, nous serions bien capables de gravir le Mont-Blanc ou la Yung-

Décembre 1864. TOME IV.

Frau, voire même les buttes Montmartre, mais nous n'avons jamais fait l'ascension du Monte-Rotondo. Prenez cent Corses qui aient fait leur tour de France; sur cent, vous n'en trouverez pas dix qui aient visité Aleria. Ils ont vu le *lac* du bois de Boulogne, dont ils ont fait la navigation en dépensant un quart d'heure de leur temps, mais ils n'ont pas vu l'*étang* de Diana. C'est que la distance qui nous sépare de Paris et du bois de Boulogne se compte par centaines de lieues; celle qui nous sépare d'Aleria et de l'étang de Diana, par centaines de mètres. C'est trop près de nous pour être intéressant. L'indifférence nous enveloppe et nous fait de pierre, — au rebours de la femme de Loth, pétrifiée pour le très-mince crime de curiosité. Les uns sont indifférents par découragement, parce qu'on leur a dit que notre pays ne mérite pas d'être visité, qu'il est pauvre, et qu'il le sera toujours, que renfermât-il les mines du Pérou et de l'Inde, nous ne saurions les exploiter. — La paresse étant la principale occupation du Corse, et prenant tout leur temps, — les autres sont indifférents parce qu'ils le sont.

Je suis un indifférent qui commence à se convertir : l'aveu me fera pardonner d'oser dire que beaucoup d'entre mes compatriotes le sont. Je m'applaudirais surtout de ma franchise, si elle m'obtenait la rémission du péché que je vais écrire.

II.

Aleria.

S'il est, en Corse, une localité méritant à différents titres d'appeler l'attention, c'est incontestablement Aleria. Par les grands souvenirs qu'elle rappelle, par son admirable position, par sa prospérité naissante, par le magnifique avenir auquel elle est appelée, elle se recommande à l'examen de toutes les intelligences. Placée sur la côte orientale, à égale distance des deux extrémités de l'île, auxquelles elle se relie par une fort belle route, au milieu de plaines d'une fertilité inépuisable, sur les bords de la rivière la plus considérable de la Corse, à côté de l'étang de Diana, qui lui serait un port naturel, vaste et sûr, elle attire ainsi les regards de tous ceux qui se préoccupent de l'avenir agricole, commercial et maritime de notre pays; antique colonie romaine gardant les empreintes ineffaçables du séjour d'une nation dont le passage sur toutes les parties du vieux monde se marque par des vestiges offrant aux sciences historiques le plus vaste champ d'observations; siège épiscopal, comptant parmi les hommes qui l'ont occupé des guerriers et des saints (1); arène sanglante des luttes les plus douloureuses de notre patrie, elle a pour l'archéologue et l'historien, l'attrait qui s'attache à

(1) Ambroise d'Omessa (1412); saint Alexandre Sauli (1578).

tout ce qui nous montre la place où vécurent des générations disparues.

Il faisait un beau soleil de mai lorsque nous partîmes de Cervione; j'avais le bonheur de voyager de compagnie avec un de ces esprits fins, profonds observateurs, causeurs spirituels éclairant d'un mot une question, doués de connaissances étendues, doublant le plaisir du voyage par leur haute raison et le charme de leur parole vive et nette, une de ces intelligences d'élite dont la conversation est une école, avec lesquelles on apprend toujours et avec laquelle je me promettais d'apprendre.

Nous franchîmes en deux heures qui s'écoulèrent comme deux instants, les trente kilomètres qui nous séparaient d'Aleria, et nous nous arrêtâmes au *Caterragio*. La ville naissante se compose de deux groupes considérables de maisons séparées par le Tavignano (1); sur la rive gauche de la rivière, le *Caterragio* où nous venions d'arriver; sur la rive droite, le second groupe, plus important, pressé autour d'un fort placé sur une éminence assez escarpée, dominant la plaine de toutes parts; c'est sur le plateau auquel la colonie sert de contre-fort, que nous nous dirigeâmes dès notre arrivée.

Au mois de mai, la plaine n'est pas malsaine : les eaux n'ont pas encore abandonné cette partie des étangs d'Urbino et Dell-Sale, d'où ne tardent

(1) Le *Rhotanus* de Ptolémée. Au nord-ouest de la rivière; une colline porte encore aujourd'hui le nom de *Rotani*.

pas, sous l'action combinée de la chaleur et de l'humidité, à se dégager les émanations infectes qui forcent les habitants à chercher sur les hauteurs un refuge contre les fièvres : aussi le mouvement était-il considérable sur la route qui nous conduisait au fort. Là surtout nous devions trouver cette agitation, ce va-et-vient continu qui se manifestent dans tous les centres où les affaires se traitent en plein air. Toutes les maisons, par leurs portes ouvertes, laissaient échapper ces mille bruits qui sont la voix du travail. Tous les métiers, toutes les petites industries que font surgir les besoins d'une colonie, sont représentées et se développent au milieu d'une population presque exclusivement composée de travailleurs. Sur la place, devant les habitations, autour de la petite église et du fort, l'animation était grande ; c'était bien le spectacle d'une ruche naissante, — encore était-elle à moitié vide, les occupations des champs lui enlevant le plus grand nombre de ses habitants.

En traversant la place pour arriver jusqu'à l'église, nous observâmes quelques murs remarquables par leur grande solidité ; les uns construits en briques, dont la disposition fort régulière indique une haute antiquité, les autres dont l'appareil consiste en un blocage cimenté. Ce sont très-certainement des ruines romaines, des ruines de maisons, peut-être. Mais il est impossible de suivre le périmètre d'aucune enceinte. On aperçoit seulement d'autres murs s'élevant à peine au niveau du sol,

venant former des angles avec les premiers en les coupant par le milieu, ce qui donne l'idée de séparations intérieures. Quelques-uns des murs exclusivement composés de briques, ont encore une hauteur de 1^m,50 et 2 mètres, et sont très-bien conservés. Les siècles n'ont pas entièrement accompli leur œuvre de destruction sur ces débris d'un art dont la solidité était le principal caractère.

La petite église, récemment construite, n'offre rien de remarquable, si ce n'est que les murs à l'intérieur sont tout simplement blanchis et non souillés par les affreuses peintures de quelque barbouilleur italien; que l'on a le tort, malheureusement, en Corse, d'appeler souvent pour pareille besogne. C'était une preuve de bon goût de la part de M. le curé d'Aleria, qui voulut bien se donner la peine de nous introduire dans son église et de nous fournir tous les renseignements que nous lui demandions. Mais si l'église n'a rien de remarquable par elle-même, elle n'en est pas moins rendue intéressante par l'heureuse pensée que l'on a eue de réunir sur ses murs extérieurs, au moment de sa construction, ce que l'on a trouvé dans les ruines du moyen âge sur lesquelles elle est bâtie.

Toutes nos idées sont tournées vers l'avenir, et nous ne nous occupons guère de notre passé : c'est dans cette indifférence générale que réside le principal obstacle à toutes les recherches sur notre histoire.

Isolés du reste du monde, ilôts de la civilisa-

tion à laquelle Gènes avait fermé les côtes de l'île, — car la barbarie avec l'abrutissement des êtres qu'elle amène, fut de tout temps l'alliée puissante de la tyrannie; — mais heureusement pour la liberté des peuples et la conscience humaine, tâche ineffaçable d'infamie en même temps que puissante alliée; — constamment engagée dans les luttes civiles ou nationales, nos pères n'ont rien produit: le génie du peuple corse, c'était la guerre; et ce n'est pas sur un sol trempé de sang que germe et fleurit jamais cette plante délicate qui s'appelle l'art. Mais pourtant les différentes nations qui ont fait de notre malheureux pays le champ de bataille de leur ambition, ne l'ont pas traversé sans y laisser quelques traces. Cependant, que resté-t-il? Rien, ou presque rien. Les Phocéens, les Étrusques, les Carthaginois, établirent sur nos côtes des villes et des comptoirs; l'histoire seule le dit, le sol n'en garde aucun débris. Puis vinrent les Romains; il faut se rappeler la grandeur de leurs travaux, pour s'expliquer comment quelques vestiges, si peu nombreux qu'ils soient, ont survécu à la destruction. Puis les Arabes arrivèrent; rien d'eux ne subsiste; quelque esprit amoureux de philologie pourrait seul à grand peine, dans quelques mots encore en usage du dialecte corse, trouver la preuve du passage parmi nous, d'un peuple qui dans les Gaules et en Espagne, a laissé derrière lui de si magnifiques empreintes de son génie. Puis les papes furent nos maîtres; puis la république de Pise, puis

Gênes. Les républiques italiennes ont élevé dans notre pays des églises et des couvents dans lesquels l'art italien devait nécessairement avoir marqué sa place ; ces temps sont plus rapprochés de nous, et il a été plus facile de conserver quelques restes de ces édifices, mais en petit nombre, car dans la lutte entre Gênes et la Corse, chaque soulèvement, chaque guerre, se signalait par le pillage et la destruction des couvents, d'où partait souvent le cri de révolte et de liberté. Ainsi presque tout a été entièrement détruit. Dans la période de paix extérieure, qui commence à la réunion de la Corse à la France, une incurie déplorable a complété l'œuvre du vandalisme ; nous avons laissé tout se disperser ; rien n'a été conservé de ce qui a été découvert et dont les étrangers venaient nous apprendre l'importance : bien des choses ont disparu qui pouvaient être utiles aux sciences historiques, si cette simple pensée était née dans l'esprit des administrateurs d'une de nos villes, de réunir dans un musée public tout ce qui intéressait ces sciences et notre propre histoire.

Il ne peut entrer dans ma pensée de parler ici de tout ce qui a été perdu dans ces derniers temps, je ferai pourtant deux remarques qui peuvent trouver leur place après les observations précédentes. — *La statue d'Appriciani*, dans laquelle M. Mérimée inclinait à voir une divinité ou un héros ligure, libyen, ibère ou corse, et à laquelle les observations récentes adressées à l'Académie des

inscriptions et belles-lettres, par M. le baron Henri Aucapitaine, ont assigné sa véritable origine, celle d'une sculpture phénicienne, servant de couvercle à un sarcophage; cette statue, nous dit-on, ne se trouve plus où elle a été découverte, et n'a pas été non plus transportée à Ajaccio, comme M. Mérimée le conseillait il y a plus de vingt ans. — Après avoir signalé une statue que l'indifférence aurait laissé disparaître, je parlerai de monuments que le vandalisme *n'a pu* détruire. Antérieurs aux Romains, s'ils existent encore, on le doit au poids énorme des pierres qui les composent. Ce sont les dolmens ou *stazzone* et *stantare* (1), que l'on peut voir dans la vallée du *Taraco*, sur le *Rizzanese*, etc. Encore a-t-on essayé sur quelques points d'utiliser les pierres verticales soutenant la toiture, ce qui rend plus difficile la constatation de l'authenticité de ces monuments druidiques (2). Si ces monuments ont conservé leur caractère, c'est qu'il était impossible de les détruire, et que, du reste, les détruire, n'aurait servi aucune vengeance, n'aurait constitué aucune représaille, puisqu'ils n'étaient d'aucune utilité pour les populations que l'on voulait punir. — Ces réflexions m'ont écarté de mon chemin, j'y reviendrai en disant qu'en présence de

(1) C'est le nom corse donné aux menhirs.

(2) Indiquent-ils le passage d'une peuplade du Nord, ou appartiennent-ils à une race autochtone? L'île est assez éloignée du continent celtique pour rendre inadmissible la première supposition; pour la seconde, je prie le lecteur de lire les savantes observations de M. Mérimée (*Voyage en Corse*, p. 37 et suivantes).

cette incurie générale, on ne saurait trop louer la pensée intelligente qui a voulu conserver à Aleria quelques traces de son existence séculaire. Je tâcherai de donner une idée de celles qu'il nous a été permis de remarquer sur les murs de l'église. Audessus du linteau de la porte latérale, façade du sud, on a placé une sculpture dont on peut parfaitement reconnaître le caractère. C'est un bas-relief pisan, portant une figure humaine, dont le nez, la bouche et l'oreille gauche sont détériorés, soit que le temps ait ainsi marqué son passage, soit qu'une pioche inintelligente l'ait ainsi défigurée au moment des fouilles. Elle orne un modillon carré semblable aux tympans qui soutiennent l'arcature régnant le long des murs et autour de l'abside de l'église pisane, Saint-Michel de Murato (xii^e siècle). La pierre même, d'un vert foncé (chlorite schisteuse), est exactement pareille à celle qui a été employée pour l'ornementation de cette église. Cette tête, par le caractère et l'exécution, est tellement semblable à celles qui composent les tympans de Saint-Michel, que l'on serait tenté d'en faire honneur au même artiste.

A l'angle ouest de la même façade, on a encasté un autre bas-relief curieux et d'une saillie assez forte. Il représente deux monstres liés par le milieu du corps, ayant deux avant-mains et point de croupes ; c'était un sujet favori des sculpteurs du moyen âge, l'exécution en est grossière. M. Mérimée le fait remonter au xiii^e siècle ; il est encore

tel qu'il l'a décrit, à en juger par le dessin qu'il en a donné dans son *Voyage en Corse*. Cette sculpture, italienne probablement, a dû appartenir à la cathédrale d'Aleria, dont il faut bien admettre l'existence, mais dont il ne reste plus aucune trace. Elle devait s'élever sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la petite église. M. le curé d'Aléria, habitant le pays depuis de très-longues années, nous assura que les deux bas-reliefs, ainsi qu'une inscription dont nous parlerons tout à l'heure, furent trouvés au milieu des ruines en partie cachées par l'église. En effet, on aperçoit encore tout autour, particulièrement vers le nord et l'est, des constructions presque entièrement détruites, il est vrai, mais qui confirment l'idée d'un plus vaste édifice.

D'autres observations soutiendront encore l'hypothèse d'une cathédrale pisane. On a utilisé pour la construction de l'église, façade nord, dix à douze pierres provenant des ruines longues, d'une hauteur de 0,20 au plus, dont la couleur d'un rouge sombre ne laisse pas que de frapper, au milieu des pierres de schiste dont se compose le reste de la façade. Une d'entre elles appelle tout particulièrement l'attention ; elle est d'un gris siliceux, à grain fin, d'une grande dureté. Elle présente quelque tentative d'ornementation ; on peut encore distinguer une étoile, des cercles, des losanges taillés en creux : le long de la pierre court une sorte de bordure coupée en festons aigus et ovales, dont le dessin est assez élégant ; les lignes creuses sont de

couleur bleuâtre, les surfaces relevées de la sculpture, d'un rouge de brique. C'est sur des pierres pareilles qu'ont été exécutées les sculptures des archivoltes et du linteau de l'une des portes de la *Canonica*, dans la plaine de Mariana, non loin de l'emplacement de la colonie fondée par Marius. La *Canonica* appartient au style des églises bysantines de Pise ; c'est le type adopté au xi^e siècle, en Corse : « Les églises bysantines de Pise, dit M. Mérimée, « sont les originaux dont les architectes corses ont « fait des copies pour ainsi dire en miniature. » Cette remarque de l'excellent académicien est non-seulement juste quant aux proportions, mais peut encore s'appliquer à l'élégance de la forme. La *Canonica*, San-Perteo, Saint-Michel de Murato en sont la preuve. Les pierres que j'ai remarquées à Aleria étant pareilles à celles qui revêtent l'intérieur et l'extérieur des murs de la *Canonica*, ne serait-on pas fondé à admettre l'existence d'une église pisane à Aleria, et à lui assigner la date du xi^e siècle ? Que l'on se rappelle le passage suivant de notre vieux et naïf chroniqueur, *Giovanni della Grossa*, « ce fut alors » (sous la domination de Pise) « que s'élevèrent quantité d'édifices publics « et beaucoup de belles églises que l'on admire « encore », et l'on pourra, sans être trop osé, affirmer que les Pisans, qui ont élevé en Corse tant d'églises, n'ont pas pu négliger de bâtir une cathédrale au siège de l'évêché le plus important de l'île. On peut objecter qu'Aleria n'existait déjà

plus au moment de la domination de Pise; les Arabes, en se retirant, ayant détruit la plupart des villes du littoral; mais il y avait tout au moins des ruines, et il est admis par tous les archéologues que c'était dans les pratiques du moyen âge de bâtir sur les lieux mêmes où existaient d'autres édifices consacrés. On comprendrait ainsi la présence de deux bas-reliefs et celle de l'inscription dont il nous reste à parler avant de quitter l'église.

Les ruines, au milieu desquelles ces trois débris ont été trouvés, seraient donc celles d'un monument religieux de style pisan et bysantin, et c'est sur ces mêmes ruines que, suivant sans s'en douter la tradition du moyen âge, les habitants d'Aleria ont construit leur petite église.

L'inscription qui proviendrait des mêmes ruines que les bas-reliefs, est encastrée dans la façade sud, à l'angle ouest. Elle porte la date de MCCCCXII, et contient sans autre indication le nom d'Ambroise d'Omessa, évêque d'Aleria. La pierre peut avoir 0,35 de longueur, 0,30 de hauteur; elle est un peu ébréchée aux coins. L'inscription est italienne, fort grossièrement écrite, et il nous eût été difficile de la déchiffrer sans le secours du savant bibliothécaire de Bastia, M. Philippe Caraffa.

MCCCCXII
— WESCOV
O. AMBROXO
DOMESA

Mais les caractères sont loin d'être tels que ceux

que l'on a sous les yeux; ce n'est point un ciseau d'artiste, mais bien d'ouvrier et d'ouvrier ignorant, qui a creusé ces lettres. On remarquera le W du mot *Vescova*, l'X du mot *Ambroxo*, l'oubli d'un second S au mot *Domesa*; et si l'on admet que cette inscription était placée sur un monument, on pourra juger de l'ignorance dans laquelle on était plongé à cette époque.

Que peut signifier cette inscription, n'ayant qu'un nom et qu'une date? Est-ce seulement sa signature que l'évêque a voulu apposer sur le monument dont elle faisait partie? Je ne le pense pas; si elle était son ouvrage, si elle avait été faite sous ses yeux, elle ne serait pas aussi grossièrement tracée: l'époque à laquelle il vivait, était une époque d'ignorance, il est vrai, mais on ne peut cependant pas admettre que l'instruction de l'évêque ne fût pas relativement supérieure à celle de la foule complètement illettrée. Il portait un habit religieux, et chacun sait qu'au moyen âge les couvents et le clergé étaient les dépositaires de toute science. — L'inscription n'a pas été faite dans le but de marquer la date de son élévation à l'épiscopat; nous le voyons déjà en 1411, mêlé comme évêque d'Aleria, à toutes les querelles des *caporali*. — Ce n'est pas une pierre tombale; outre que ses dimensions fort petites repoussent cette supposition, l'histoire nous apprend qu'Ambroise d'Omessa a occupé le siège d'Aleria pendant plus de trente-cinq ans: nous le retrouvons, en 1444, offrant à la tête des

caporali du deçà des monts, la souveraineté de la Corse au pape Eugène IV. Je suis assez disposé, pour deux raisons, à voir dans l'inscription un hommage du peuple à l'évêque. Elle est écrite en italien, chose rare au moyen âge, — chose rare encore aujourd'hui; — ce qui indiquerait son origine populaire, puisque le latin, la langue savante, était la seule employée en pareil cas : et ceci étant admis, il n'y aurait plus lieu de s'étonner du degré d'ignorance que révèle la grossièreté des caractères. La seconde raison est celle-ci : en observant attentivement l'inscription, on remarque une lacune avant le second mot, *Wescova*; indiquée ici par un trait, cette lacune est remplie sur la pierre par deux signes informes, dans lesquels on pourrait voir les deux lettres A L. A l'évêque *Ambroise*; ou ces signes n'ont aucune signification, ou ils ne peuvent être traduits que par ces deux lettres. Quel autre mot mettrait-on à la place du mot A L... ? Le turbulent prélat-guerrier s'est signalé durant sa longue carrière par plus d'un fait d'armes; c'est probablement à la suite de quelque prouesse que cet hommage lui aura été rendu.

Tout en me gardant d'une opinion arrêtée, c'est celle que j'adopterai volontiers.

Ainsi les débris des constructions que nous avons remarquées sur la place, les deux bas-reliefs et l'inscription qui s'étaient devant nous sur les murs de l'église, rappelaient à mon esprit trois époques de notre vie historique.

Rome au sommet de notre histoire; époques de luttes, mais, du moins, de luttes glorieuses où les peuplades insulaires n'ayant qu'un seul drapeau, se soutenant pour se rendre plus redoutables, s'immortalisaient par leur défense héroïque contre les maîtres du monde.

Puis, devant ces bas-reliefs de l'art italien, se réveillaient les images d'une ère de tranquillité et de bonheur, la seule période de calme et de paix dont notre chère Corse fut appelée à jouir, celle de l'occupation pisane.

L'inscription touchait plus directement à notre histoire. Les souvenirs qu'elle faisait naître n'en étaient que plus douloureux; le nom qu'elle rappelle est un nom corse, gravé ici sur une pierre grossière, écrit en caractères de sang dans les pages de nos annales. Ce nom est celui des deux d'Omessa, *Ambrogio*, évêque d'Aleria; *Giovanni*, évêque de Mariana : il nous transporte au milieu des luttes horribles de la première moitié du xv^e siècle. Rien de plus triste et de plus hideux que le temps dans lequel vécurent les deux puissants prêtres, époque marquée par des massacres fratricides, par les cruautés les plus atroces, dans laquelle on voit les chefs nationaux aussi bien que le gouvernement de Gênes armant nos pères les uns contre les autres, les excitant à se massacrer pour savoir à qui appartiendra le troupeau. La mauvaise foi, l'égoïsme seuls animent les seigneurs féodaux et les caporali, ces anciens tribuns du peuple devenus de petits tyrans; nos

capitaines changent sans cesse de bannière : l'intérêt national disparaît devant l'ambition particulière. Ce n'étaient plus des chefs combattant pour la liberté de leur pays, c'étaient des condottieri vendant leur épée, soudoyés tantôt par la Société de *la Maonna*, à laquelle Gênes nous avait vendus, tantôt par le dogat lui-même, tantôt par les Arragonais, rarement par *Vincentella d'Itria* — de cette famille souveraine et vaillante, — le seul qui portât haut et ferme, dans ces temps déplorables, le drapeau de la liberté corse. Le nom des D'Omessa brille d'une lueur sinistre au milieu de toutes ces trahisons et de ces hontes. Prélats et caporali, ils se servent de leur prestige sur les populations pour assouvir leurs haines et satisfaire leur ambition : valeureux capitaines, laissant à chaque instant la crosse pour prendre leur épée redoutable et la mettre au service du plus offrant; de 1410 à 1450, on les trouve à la tête de tous les complots, de toutes les révoltes, de tous les soulèvements, toujours au plus fort de la mêlée, souvent vainqueurs, quelquefois vaincus, jamais domptés (1).

Mais l'histoire ne leur tient aucun compte de leur valeur. Elle ne se souvient que de la patrie déchirée par la main de ses propres enfants, et n'applaudit aux vertus des hommes de guerre qu'autant qu'elles sont noblement employées pour la défense du pays et de la liberté.

(1) Filippini, tome II, livre III, édition Grégory. Petrus Cyrneus. *De rebus corsicis*, liv. II.

En quittant l'église, notre attention fut captivée par une magnifique inscription, parfaitement conservée, placée au-dessus de la porte d'une maison de belle apparence. L'exemple donné lors de la construction de l'église avait été suivi par le propriétaire qui avait ainsi orné la porte de son habitation. Combien de débris précieux n'eût-on pas conservés à la science si cette heureuse idée avait été suivie dès les premières découvertes ! On aurait eu de la sorte un musée antique en plein air ; on aurait pu dire, avec raison, que la ville moderne s'élevait en se parant des dépouilles de son aïeule romaine.

L'inscription est gravée sur une pierre de beau marbre blanc en purs et grands caractères romains : c'est une pierre tumulaire de la plus belle époque de Rome.

DIIS

MANIBUS. SACR.

TETTIAE. MATERNÆ.

OPTIMÆ. VXORI.

L. IVLIVS. LONGINVS.

PROC. AVG.

Je traduis avec M. Caraffa — dont il faudra citer le nom et l'opinion toutes les fois qu'on s'occupera de l'archéologie de la Corse — : *Consacré (sacrum) aux Dieux Mânes. A Tettia materna, la meilleure des épouses, Lucius Julius Longinus, procureur (procurator) d'Auguste (Augusti). M. Caraffa, qui a pu-*

blié cette inscription, dit qu'elle est de l'époque d'Auguste, d'Auguste proprement dit, faisant remarquer que si le nom d'Auguste signifie également le premier des empereurs et les empereurs en général, il n'a jamais eu cette seconde acception lorsqu'il dépend, comme dans le cas qui nous occupe, de *procurator*. Il prouve que, pour indiquer le procureur de l'empereur d'une manière générale, on disait toujours *procurator Cæsaris* ou *principis*; il conclut en assignant à l'inscription la date de l'an de Rome 727, époque à laquelle Auguste passa « *divus*; » il ajoute en en donnant les meilleures raisons que ce Julius Longinus ne pouvait être qu'un affranchi ou le fils d'un affranchi de la famille impériale, et rappelle l'existence d'un *Caius Julius Cæsar Longinus domo Cilicia, Caii Julii libertus*, « qui mourut à Gênes à l'âge de quarante et un ans (1), » dont le Lucius de l'inscription serait le fils.

Il ne sera pas inutile de faire remarquer ici que Julius Longinus n'est pas le seul *procurator* de basse extraction auquel Rome ait donné le commandement de l'île. *Marcus Clodius Chycias*, affranchi de Publius Clodius *Pulcher*, consul en l'an de Rome 503, fut envoyé en Corse comme lieutenant du consul C. Licinius Varus (2). Tout récemment encore une inscription trouvée à Saint-Irénée, près d'Aix-les-Bains, nous a fait connaître un Caius Vibrius Punicus, affranchi d'Auguste, commandant

(1) Ap. Grut. cxliv, 9, cité par M. Caraffa.

(2) Voir Petrus Cyrneus, liv. I, p. 89.

de la cavalerie primopile, tribun militaire et commandant en Corse (1). En fouillant notre histoire, on trouverait d'autres noms à citer. Ces observations peuvent fournir un argument contre ceux qui veulent que l'établissement des Romains à Aleria fût très-considérable. Qu'on juge de l'importance de la conquête par l'indignité — aux yeux de la société romaine — de ceux aux mains desquels elle était confiée.

L'inscription dont il est question, que j'ai vue, comme je l'ai dit, sur le mur d'une maison, a été trouvée à peu de distance d'Aleria, vers le sud, recouvrant des débris d'ossements et deux crânes. Audessous de ces ossements, se trouvaient deux autres pierres portant chacune une inscription. M. Caraffa ne les a pas publiées, mais il a dit de l'une d'elles que la place qu'elle occupait n'était pas la sienne « *étant du genre que les maîtres de l'art appellent honoraires.* »

C'est en effet une pierre votive. Nous la trouvâmes contre la fenêtre du palier du premier étage dans la maison dont j'ai parlé. Le propriétaire nous dit qu'elle avait été trouvée avec la première inscription — celle de Longinus murée dans la façade — avec des débris de tombeaux (?) sur la colline, à droite de la route qui du fort descend vers la mer. C'est donc bien malgré l'indication légère-

(1) *Revue des Sociétés savantes*, t. VII, p. 133. — *Mémoires et documents d'histoire et d'archéologie*, publiés par la Société Savoisienne, t. V.

ment différente du point où elle a été déterrée, l'inscription *honoraire* de M. Caraffa.

Comme la première inscription, elle est gravée sur un beau marbre et formé de beaux caractères. La table mesure 1 mètre sur 0,70. Le marbre en est un peu jauni, les deux angles de droite sont brisés. Elle est inédite.

C. CAESARI.	IMP. CAESARI. DI...
AVSTI F	AVGVSTO.
	PONTIFICI MAXIM..
	COS. XI. IMP. XII
	TRIBVN. POTEST. XII...
	DEC. ET. C. C. V. P. R...
	PATRONIS

La double inscription doit se lire : *Caio Cæsari Augusti filio*, pour la première colonne ; pour la seconde, *Imperator Cæsari, Divi filio, Augusto, Pontifici maximo, consuli XI, Imperatori XII, Tribunitia potestate XII, Decuriones et cives, compotes voti, pro reddito Patronis.*

La pierre a été dédiée à Auguste et à son petit-fils à l'occasion de leur retour d'un voyage dans les Gaules, ce qui donne la date de l'an de Rome 744 (1). La colonie romaine d'Aleria suivait, en

(1) C'est l'opinion de M. Caraffa que je donne ici : il n'a pas publié l'inscription, mais il l'a communiquée au Comité des travaux historiques. En outre, les inscriptions d'Aleria ont fait l'objet d'une note adressée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. le baron H. Aucapitaine.

cela, l'exemple des habitants de la Gaule lyonnaise qui, pour perpétuer le souvenir de ce même voyage, élevèrent à Auguste un nombre considérable d'autels.

Ainsi qu'on peut le voir, cette inscription manque des lettres finales de quelques-unes de ses lignes. La restauration de ces finales est naturellement indiquée et n'a pas besoin de confirmation, mais la pierre elle-même la confirme. Elle est brisée à ses deux angles de droite, de sorte qu'en la rétablissant, par la pensée, dans ses véritables dimensions, il est facile de voir qu'elle pouvait renfermer les finales rétablies.

Ce sont les seules inscriptions que nous ayons pu découvrir (1); malgré toutes nos recherches, il

(1) M. le baron Henri Aucapitaine vient de publier, dans la livraison de juin 1864 des *Annales des Voyages* une nouvelle et quatrième inscription.

AE CORS
IVS MENATIS
MARMORIBV
-PECUNIA-D
CAVIT-B-C-

Il faut remarquer que le mot *Menatis* ne peut être que génitif de *Menas*. Ce nom lui permet d'assigner pour date à l'inscription l'an de Rome 714 ou 716. « Menas, affranchi du fils de Pompée, avait occupé pour son patron la Sardaigne et la Corse, . . . Il les livra, l'an 716 au fils adoptif de César. »

De toutes les inscriptions d'Aleria, celle-ci serait donc la plus ancienne. Si incomplète qu'elle soit, les observations de M. Aucapitaine la rendent déjà fort intéressante, en attendant qu'il soit possible d'en

nous fut impossible de trouver celle que M. Mérimée a donnée dans son *Voyage en Corse*. Je la transcris pour compléter les inscriptions d'Aleria.

FLAVIAE
MARIAE
VETVLIANVS
CALPVRNIA
NVS FILIUS

Les caractères assez mal formés et presque cursifs, dit l'illustre académicien, donnent lieu de croire qu'elle n'est pas antérieure au III^e siècle; il ne pense pas qu'elle soit chrétienne.

Ce nom de Maria n'a pas manqué de soulever des observations. M. Caraffa dit que c'est un surnom; il est de l'avis de M. Mérimée, que l'inscription n'est pas chrétienne et se souvient « d'une Maria » s'acquittant d'un vœu à Minerve sur les bords glorieux de la Trébie, » mais il n'adopte cette opinion qu'en lisant *Vetulanus* et non *Vetulianus*; écrit de la seconde manière, ce nom lui rappellerait un « territoire de San-Tulliano, près d'Aleria, » et il hésiterait.

En effet, ce nom de saint, s'il pouvait avoir le moindre rapport avec l'inscription, faciliterait l'hypothèse d'une origine chrétienne, mais il faudrait

rétablir entièrement le texte. — Elle se trouve, aujourd'hui, à la bibliothèque de Bastia où elle a été transportée par les soins de M. Aupiais. (Voir les *Nouvelles Annales des Voyages*, juin 1864, p. 372.)

d'abord établir que ce rapprochement est fondé, et la chose me paraît au moins difficile. Pour moi, si je voulais me persuader de cette origine, j'invoquerais la pensée qui a dicté l'inscription ; cet hommage d'un fils à sa mère est plutôt une pensée chrétienne que païenne. La femme occupait dans la famille romaine une place beaucoup moins considérable que celle que le christianisme lui obtint et que le paganisme était condamné à ne jamais lui accorder.

Mais il sera peut-être plus aisé de prouver que l'inscription n'est pas chrétienne, et si je ne sentais la nécessité de me tenir en garde contre le danger d'adopter une opinion absolue, je dirais qu'elle ne peut pas l'être. J'essayerais d'appuyer mon affirmation par quelques considérations.

L'inscription, d'après M. Mérimée, n'est pas antérieure au III^e siècle. Elle appartiendrait à ce dernier qu'elle n'en serait pas moins païenne. Le christianisme n'était pas encore introduit en Corse à cette époque, car je ne pense pas qu'on puisse tenir pour sérieuse l'assertion de *Pietro Cirneo*, qui fait remonter la conversion des insulaires, dont il fait honneur à saint Paul lui-même, aux premiers temps de l'apostolat (1). Le commencement du IV^e siècle est la seule époque indiquée d'une façon certaine ; des faits irréfutables ne permettent pas d'en douter (2). Si d'autres dates ont été données, rien

(1) Voir *Petrus Cyrneus*, liv. I, p. 89.

(2) *Filippini*, t. II, liv. II, p. 25, dit *al tempo di Diocleziano*

ne vient les soutenir. C'est en 303, pendant la dixième persécution que la Corse fournit sa part de victimes à ces hécatombes humaines et ajouta de glorieux noms à la longue liste du martyrologe chrétien. C'est ainsi que sainte Dévote fut mise à mort à Mariana (1), sainte Julie à Nonza (2), sainte Laurine à Aleria, etc. On pourrait objecter que la persécution n'indique pas seulement l'existence du christianisme au moment où elle a lieu, mais encore les progrès qui en la précédant la rendaient nécessaire—nécessaire au salut de l'État comme au salut du paganisme—que par conséquent la religion nouvelle pouvait avoir en Corse des sectateurs dès la fin du III^e siècle, et que l'inscription pourrait être de cette époque et chrétienne. Mais il faudrait en chercher la date dans les années qui précéderent le massacre, c'est-à-dire au moment où les nombreuses conversions devaient exciter les soupçons et la colère, préludes ordinaires de toute vengeance. Or écrire alors un nom chrétien sur une inscription destinée ordinairement à être placée sur un monument apparent, c'était se livrer à la mort; la pierre fût-elle destinée à rester—chose peu probable—dans une de ces retraites qui servaient de refuge aux premiers fidèles, le danger n'en eût pas moins existé, les chrétiens étant poursuivis, traqués et at-

e Massimiano, essendo già incominciato a popolar la fede nostra...

(1) Abbé Gigli. *Vita di santa Devota*.

(2) *Ibidem*.

teints dans leurs demeures souterraines. Voudrait-on admettre, au contraire, que c'était précisément la gloire des premiers martyrs de chercher la mort en affirmant ce nom glorieux d'adorateur du crucifié, que la pierre montre précisément à nos yeux l'acte d'un évergumène avide de la palme ; mais, que je sache, le calendrier n'a pas inscrit parmi ses élus le nom de *saint Vetulanius Calpurnianus*, martyr ; et, si Rome eût négligé de lui donner une place que tant d'autres réclament, nous aimons trop à nous parer de nos gloires, nous Corses, pour ne pas mettre ce nom à côté des saintes Dévote et Julie. Je connais de ces gloires qui ne sont que des bulles de savon, et que nous avons trop facilement accueillies et placées dans notre panthéon ; la plupart, il faut le dire, du reste, remontent aux époques commodément appelées la nuit des temps.

J'ajoute à ce que je viens de dire une observation négative ; elle mérite d'être faite : c'est l'absence, non-seulement à Aleria, mais à Mariana, mais sur tous les points où les Romains ont pu s'établir, de toute inscription romaine ; il est rare pourtant que, dans une même localité, on trouve un monument, une pierre, sans qu'une seconde et pareille découverte ne vienne confirmer un premier fait ou une première observation.

Les observations précédentes se rapportant seulement à l'histoire de la Corse, purement locale en quelque sorte, n'auraient aucune valeur ; il n'en faudrait pas moins, pour d'autres raisons, considérer

l'inscription comme païenne. Ainsi que l'a justement fait remarquer M. Mérimée, le nom de Maria devait être commun parmi les femmes romaines de la Corse, puisqu'il y avait une colonie fondée par Marius. Marius, en effet, par opposition à Sylla, fondateur d'Aleria, créa sur les bord du Golo (1), à une distance de 35 milles romains d'Aleria (2), une colonie qui prit son nom, Mariana. En outre, rappelons-nous l'inscription à laquelle fait allusion M. Caraffa, le vœu d'une *Maria Minervæ Cabardiensis*. Une femme qui dédie un monument à Minerve n'est pas chrétienne.

De plus, enfin, l'existence d'une illustre et antique famille romaine du nom de *Maria* paraît démontrée. Ce fait a été produit dernièrement encore, au commencement de cette année, par un archéologue de Lyon, au sujet d'une épitaphe copiée sur un petit cippe funéraire découvert à Saint-Irenée, et que possède aujourd'hui le musée de Lyon.

Que faut-il donc penser du nom de Maria de notre inscription ? Que c'est un surnom, ainsi que l'a dit M. Caraffa ? Dans ce cas encore, on en pourrait conclure que cette Maria tenait par quelque lien de parenté ou quelque ancien affranchissement à la grande famille dont il a été parlé. L'inscription ne serait donc pas chrétienne. Au reste, si elle ne l'est pas, elle n'a aucune importance. Hommage

(1) *Tuola Fluvius* de Ptolémée.

(2) Selon l'itinéraire d'Antonin.

d'un fils à sa mère, ce n'est plus que le témoin muet d'une époque dont elle n'apprend rien à ceux qui l'interrogent.

Il convient de mentionner, après les précédentes, la fameuse inscription du tombeau de *Lucius Scipion*, consul de Rome, qui s'empara d'Aleria en l'an 494. C'est sans contredit l'inscription la plus intéressante pour notre histoire et particulièrement pour Aleria. A ce double titre, elle a sa place marquée dans ce travail; elle donne la date de la première invasion romaine, et atteste qu'Aleria avait une enceinte fortifiée: elle est assez connue et je m'abstiens de la publier entièrement; je note ce qui concerne notre pays.

HEC. CEPIT. CORSICA. ALERIAQVE VRBE (1)

Ceux qui me font l'honneur de me lire peuvent la trouver dans les notes de M. Gregorj, à la fin du second volume de Filippini; elle est rapportée avec l'explication de *Sirmondus*, explication rendue nécessaire par la façon dont elle est écrite, en dehors des règles établies de la langue.

Devant ces inscriptions, souvenirs d'une époque reculée mais brillante, la pensée quitte le présent, franchit les âges écoulés avec la soudaineté qui est l'un des plus beaux privilèges de l'intelligence, et cherche à vivre un instant au milieu de cette so-

(1) D'après Limperani, il faudrait lire : *Hic cepit in Corsica Aleriam urbem*; d'après Jacobi : *Hic et cepit Aleriam corsicam urbem*.

ciété romaine si remplie d'intérêt, si digne d'admiration, où tout fut grand, hommes et choses, lois et mœurs, vices et vertus; d'une vitalité si puissante, qu'en se désorganisant, elle a couvert le monde de ses grands débris et laissé de ses institutions des traces telles qu'en les gardant encore, les nations modernes les reconnaissent pour dignes de leur civilisation.

Le fort d'Aleria, à travers les faits historiques qu'il rappelle, devait nous ramener au présent et nous faire songer à l'avenir. C'est du haut de la terrasse qui le couronne que l'on peut juger, nous disait-on, des conditions de prospérité dans lesquelles se trouve placée cette partie de la Corse.

Le fort est génois; les nouvelles constructions élevées par le génie militaire ne lui ont pas enlevé ce caractère de tous les travaux de défense dont nos ennemis séculaires avaient couvert notre pays pour peser sur cette terre qui les repoussait, pour garder cette petite île où tout homme était un soldat armé. Il est difficile de lui donner une date certaine; on ne trouve dans notre histoire le nom de fort appliqué aux fortifications d'Aleria qu'en 1729, à la naissance de cette guerre héroïque de l'indépendance qui excita l'admiration de l'Europe du XVIII^e siècle, de la France, de Rousseau et de Voltaire. Le fort d'Aleria fut alors pris d'assaut par les insurgés guidés par Pompiliani, leur premier chef. En 1763, un nouvel assaut en chassa pour toujours les partisans d'Alerius Matra et les Gé-

nois. Avant cette époque, il n'est pas question de fort, et cependant des fortifications antérieures existaient; il suffit de pénétrer dans l'intérieur pour s'en convaincre.

On pourrait avec raison, je crois, admettre que dans l'origine ce n'était autre chose qu'une ferme fortifiée. C'était, en effet, l'habitude de Gênes de s'assurer ainsi de la libre possession des domaines qu'elle avait créés dans les riches plaines qui s'étendent d'Aleria à Biguglia, domaines arrachés aux légitimes propriétaires du sol, créés avec l'argent volé aux habitants; fortifications destinées à les refouler, à les exiler dans leurs montagnes incultes avec la misère et la haine pour compagnes inséparables; curée à jeter aux traitres, au prix de l'approbation honteuse des évêques, — la plupart Génois, pour l'honneur de notre pays, — qui consacraient, moyennant cet appât, au nom du Dieu qu'ils servaient, les spoliations de la sérénissime république, ou bien encore destinés aux couvents et aux abbayes du continent italien, pour s'attirer les bonnes grâces des papes, toujours prêts à revendiquer la Corse, qu'ils avant un instant possédée.

Telles étaient, pour n'en citer que deux exemples qui me seront fournis par le pays même que nous avions dû parcourir pour nous rendre à Aleria, la ferme fortifiée de *Giustiniana*, que je trouve indiquée sur une carte de la Corse de 1764 sous le nom de *Procoio di Giustino*, et la tour des Caselli. La première appartenait à la famille Pallavicine

supposées, me fondant sur le système suivi par les Génois et sur une observation que j'aurai lieu de faire connaître en visitant le fort. Ce domaine fut possédé en grande partie, jusqu'en 1799, par le marquis de Veneroso de Gênes; il fut acheté à cette époque, par Cristophe Saliceti, le député, sur la proposition duquel la Corse fut déclarée partie intégrante de la France, le ministre de la police et de la guerre du roi Murat, celui-là même dont Napoléon disait qu'il valait cent mille hommes. La famille Franceschetti en possédait une autre partie.

La transformation de la ferme fortifiée en un ouvrage véritable de défense militaire s'explique facilement. Lorsque tout un peuple se lève pour secouer le joug rendu chaque jour plus intolérable et reconquérir sa liberté, le mouvement n'éclate pas sans quelques indices avant-coureurs de la lutte; la conspiration se devine partout, elle est dans l'air même que l'on respire; ce sont les éclairs précédant la foudre. Toujours soupçonneux et comprenant bien au reste que tôt ou tard les Corses, dans un suprême effort, devaient pousser d'une voix unanime cette fois, le vieux cri qui avait si souvent retenti et remué les cœurs aux *consultes* et aux assemblées du peuple : Vive la liberté ! vive le peuple ! les Génois, jugeant la position importante, avaient dû naturellement songer à la couronner d'une forteresse capable de leur conserver le riche pays qu'elle aurait dominé.

On pénètre dans le fort par une porte simple-

ment voûtée, qui s'ouvre sur une cour carrée, ayant à deux de ses angles des escaliers en pierre conduisant au premier étage, dans lequel on a caserné une brigade des douanes et ménagé un appartement pour M. le curé d'Aleria. Trois des quatre façades de la cour n'offrent rien de remarquable, et ne diffèrent point des murs extérieurs : la quatrième, celle qui regarde la porte, mérite, au contraire, qu'on l'examine : elle s'élève au-dessus de la terrasse qu'elle surmonte de 3 mètres environ pour se terminer en angle aigu, ainsi qu'un mur qui serait destiné à supporter les poutres d'une toiture. Noircie et complètement dépouillée de chaux, on y reconnaît facilement les traces d'un incendie. Cette ruine est évidemment antérieure aux constructions qui l'entourent, et en tenant compte de mes précédentes remarques, en considérant surtout la forme qu'elle affecte, je suis amené à y voir précisément les restes de la ferme fortifiée et transformée en prévision d'une lutte sérieuse.

Les deux escaliers de pierre, un instant interrompus au premier étage, se continuent dans les corridors étroits et donnent accès sur la terrasse. Il me sera difficile de faire comprendre la beauté du spectacle qui s'offrit à nos yeux en y parvenant. Il faut être là, il faut voir soi-même pour se rendre compte des splendeurs du tableau, pour juger de la richesse de cette magnifique plaine d'Aleria et de la position admirable de la ville.

Le fort domine tout le paysage, qui n'a de limites

